

Braillard, Philippe. *L'imposture du Club de Rome, Paris, Presses Universitaires de France, 1982, 128 p.*

André Lux

Volume 14, numéro 2, 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/701505ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/701505ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lux, A. (1983). Compte rendu de [Braillard, Philippe. *L'imposture du Club de Rome*, Paris, Presses Universitaires de France, 1982, 128 p.] *Études internationales*, 14(2), 353–354. <https://doi.org/10.7202/701505ar>

## 2. COMPTES RENDUS

### THÉORIES, IDÉOLOGIES ET PROBLÈMES INTERNATIONAUX

BRAILLARD, Philippe. *L'imposture du Club de Rome*, Paris, Presses Universitaires de France, 1982, 128 p.

Plus de dix ans se sont écoulés depuis que, selon l'expression de son Président Aurelio Peccei, le Club de Rome a mené « une action de commando » avec son premier rapport, « Halte à la croissance? ». Neuf autres ont suivi à la demande de ce fameux Club composé de personnalités des mondes de la pensée et des affaires, engagé certes dans une réflexion sur la viabilité globale de notre planète mais visant surtout, par un rôle de catalyseur, à promouvoir de nouvelles politiques susceptibles de sortir cette planète d'un désastre imminent.

Un premier chapitre présente succinctement les dix Rapports. Le deuxième chapitre montre que tout en prétendant confondre le mythe du progrès par des analyses rigoureusement scientifiques, le Club de Rome ne se sert de celles-ci que pour cautionner son adhésion au mythe de la fin catastrophale, dont l'image « est présente avant le choix même d'une méthode d'analyse, » (p. 49) sous la forme de l'inextricable complexité de l'enchevêtrement d'une multitude de facteurs et de problèmes interdépendants, au point de nous placer devant le dilemme d'une solution globale ou d'un effondrement global. Plusieurs des Rapports au Club, et particulièrement le premier, incorporent le mythe de la fin dans leur structure même à titre de postulat de base. Ce mythe a comme double fonction d'« assurer une indéniable cohérence à la perception et à l'interprétation du monde actuel », en « première réponse à l'angoisse diffuse qui sourd de cet état de fait, » (p. 55) et de favoriser une cohésion au plan social en vue d'une mobilisation autour d'un projet de société.

Plus originale est la thèse du chapitre 3 de Brailard, voulant que le mythe de la fin

soit plutôt instrumental au service de la ré-introduction subreptice du mythe du progrès, prétendument condamné, sous la forme de deux modèles d'action fondés sur l'état d'équilibre de l'écosystème mondial et sur une croissance organique qualitative par différenciation en vue d'un développement harmonieux dans l'interdépendance fonctionnelle. La mise en oeuvre de ces modèles requiert un plan directeur à long terme, supranational et global. Ainsi se construira un monde fondé sur un nouvel humanisme de justice sociale et de développement humain, grâce auquel « il ferait bon jouer, aimer et travailler » (Peccei): vision messianique fondée sur la seule rationalité mieux éclairée par les savants, à l'abri des méfaits des religions et des conflits fondamentaux. Ici, les penseurs du Club rejoignent curieusement ceux du Hudson Institute de Kahn dans leur conviction qu'une crise mondiale est criminelle parce que les élites de nos sociétés disposent des moyens de conduire leurs peuples réunis vers le Paradis terrestre de la croissance équilibrée, essentiellement qualitative.

Cette analyse du mythe sous-jacent au message formellement scientifique des Rapports amène l'auteur à dénoncer leur prétention à l'objectivité et à la neutralité idéologique et à relever précisément les options politiques (chapitre 4) et l'orientation idéologique (chapitre 5). L'optique politique est celle d'une société mondialisée par la planification après abolition des États nationaux stériles. Le président Peccei propose les firmes multinationales en modèles de gouvernement supranational, fonctionnel et pacifiste, et comme agents actifs d'internationalisation de la société humaine, à condition d'abandonner leur base nationale. Mondialisation implique planification, précisément à la manière efficace et souple de ces firmes. Planification mondiale ou chaos général, telle est l'alternative.

Cette vision, présentée par Peccei, Laszlo et d'autres comme révolutionnaire, ne remet cependant pas profondément en cause le statu quo socio-politique, car « l'analyse opérée au sein du Club de Rome néglige gravement la dimension politique et conflictuelle des problèmes qu'elle prend pour objet et ne tient pas

vraiment compte de la structure du pouvoir propre à toute relation sociale. » (p. 92) Brailard souligne avec raison cette faiblesse fondamentale, rejoignant en cela d'autres critiques, et notamment l'équipe de l'université de Sussex, dont il ne cite malheureusement pas l'excellent « L'anti-Malthus. Une critique de 'Halte à la croissance' ». Le leitmotiv du Club est en effet celui d'une interdépendance mondiale dans une quasi parfaite communion d'intérêts, y compris entre Nord et Sud, alors que dans les faits cette interdépendance est profondément asymétrique et fondée sur des rapports de domination-dépendance. Le postulat de l'interdépendance symétrique s'éclaire au décompte des 92 membres du Club de Rome, dont 44 proviennent d'Europe occidentale, 22 d'Amérique du Nord et d'Australie, 7 du Japon, mais seulement 11 (et non pas 16) du tiers-monde.

De la cohérence des options politiques du Club, l'auteur déduit sans peine la forte teneur idéologique de ses discours et Rapports, rejoignant ainsi son analyse initiale des mythes de ce Club. L'idéologie de celui-ci est fondée sur les deux thèmes de la solidarité mondiale et de la primauté des technocrates, gestionnaires efficaces parce que scientifiques. La solidarité naîtrait d'une véritable communauté de destin de tous les hommes et de l'urgence des problèmes nés de la folle gestion de l'univers et balayant les conflits d'intérêts et les débats idéologiques surannés. Cette solidarité permettra aux bons peuples de s'abandonner à la sage gestion des experts qui, par exemple, ne daignant pas prendre en considération les contraintes politiques mesquines du monde réel, auront sûrement dans leur alchimie la recette permettant la transsubstantiation de l'OUA, de la CEE, de l'OPEP et autres en cette dizaine de grandes communautés régionales « politiquement égales entre elles » qui, selon le Rapport Guernier, assureront développement et paix.

En résumé, Brailard a écrit un ouvrage que certains jugeront trop sévère parce qu'ils oublient qu'il ne s'attarde pas à telle ou telle recommandation spécifique de tel ou tel Rapport. L'auteur qualifie la démarche du Club de Rome de double imposture ; si imposture im-

plique conscience cynique de ce que l'on fait, il est peut-être à la fois trop sévère et trop respectueux envers ces experts et leur auréolé PDG Peccei, dont l'histoire contemporaine démontre à l'envi la prétentieuse et creuse naïveté, qui est presque drôle. Mais puisqu'au royaume des aveugles les borgnes (experts) sont rois, il vaudrait la peine de pousser beaucoup plus dans le détail l'analyse critique de Brailard, dont le livre a l'avantage de se lire vite et facilement et d'être donc accessible à beaucoup de lecteurs qui refusent d'entrer au royaume des aveugles.

André LUX

*Département de sociologie  
Université Laval*

HOLSTI, K.J. *International Politics: A Framework for Analysis*, Englewood Cliffs (N.J.), Prentice-Hall, 1983, 494 p.

Ce manuel de relations internationales en est à sa quatrième édition depuis 1967. C'est dire sa popularité. Celle-ci est fondée sur une qualité reconnue par les spécialistes de relations internationales, notamment lors d'une enquête effectuée il y a quelques années.

Cet ouvrage est divisé en cinq parties: Introduction, systèmes internationaux, extraits de la politique étrangère, explication de ces extraits et principales formes d'interactions entre États. L'introduction est consacrée aux approches de l'étude de la politique internationale. Dans ce chapitre, toujours redoutable pour les auteurs, K.J. Holsti fait preuve de sa maîtrise du sujet et de son esprit de synthèse et parvient à introduire élégamment et simplement une matière complexe.

La deuxième partie sur les systèmes internationaux permet à l'auteur d'utiliser sa culture historique, en étudiant successivement le système en Chine à l'époque de la dynastie Chou (1122-221 avant J.C.), celui des cités grecques, celui de l'Italie de la Renaissance, ceux de l'Europe au dix-huitième siècle et au dix-neuvième siècle, enfin le système global contemporain.